

Si tu veux écarter les matins du troupeau,
Le renard, ayant mis la peau,
Répétait les leçons que lui donnait son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien;
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être.
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville.
Mères, bruns, et vieillards, au temple couraient tous.
L'ost au peuple hélant eut voir cinquante lous.
Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village.
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit, A quelques pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla.
Jetant bas sa robe de classe
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent
Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer est une illusion.
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.
De votre esprit, que nul autre n'égale
Prince, ma muse tient tout entier ce projet:
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue, et la morale.
FABLE X.
L'Écrevisse et sa Fille.
Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots: c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire.
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand:
Je pourrais l'appliquer à certain conquérant
Qui tout seul déconcerte une ligne à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
En vain l'on a des yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher:
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
Louis et le Destin me semblent de concert
Entrainer l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disait:
Comme tu vas, bon dieu! ne peux-tu marcher droit?
Et comme vous allez vous-même! dit la fille:
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aïlle droit quand on y va tortu?

Elle avait raison; la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des sages, des sots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos,
A son but, j'y reviens; la méthode en est bonne,
Surtout au métier de Bellone:
Mais il faut le faire à propos.

FABLE XI.
L'Aigle et la Pie.
L'aigle, reine des airs, avec Margot la pie,
Différentes d'humeur, de langage, et d'esprit,
Et d'habit,
Traversaient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agace est peur, mais l'aigle, ayant fort bien diné,
La rassure, et lui dit: Allons de compagnie
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie
Lui qui gouverne l'univers, y célèbre
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie,
Caquet-bon-bec, alors de jaser au plus dru;
Sur ceci, sur cela, sur tout! L'homme d'Horace,
Disant le bien, le mal, à travers champs, n'eût su
Ce qu'en fait de babil; savait notre agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe
Sautant; allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait! Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colère
Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, ma mie, adieu; je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour.
C'est un fort méchant caractère.
Margot ne demandait pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux!
Ce surnom, pour désigner la pie, est d'un usage populaire: notre poète l'a-t-il emprunté du peuple, ou l'a-t-il introduit parmi lui? C'est ce que nous ne pouvons décider.
Vieux mot, pour désigner la pie. On le trouve dans Nicot.
On dit encore en Picardie *agache*, et en provençal *agasso*. La Fontaine écrit *agasse* dans son édition.
Cette expression vraiment comique est de la création de notre poète. Elle a réussi.
YAB. Dans les éditions modernes, *ma mie*, mais *mie* est un mot fréquemment employé par nos vieux auteurs, et qui signifie bonne, maîtresse, amie.

Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux.
Quoiqu'ainsi que la pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses.

FABLE XII.
Le Milan, le Roi, et le Chasseur.
A SA MAJESTÉ MONSIEUR LE PRINCE DE CONTI.
Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi; c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance:
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on ly voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font être biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes:
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux.
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.
Hymen veut sejoindre tout un siècle chez vous.
Puisseis-les plaire à ces plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées
Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.
J'en prends ses charmes pour meoins suivis
Pour le moins, j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles.
Voulez orner vos jeunes ans
Bourbon de son esprit, ses grâces assaisonnez
Le ciel joignent en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer:
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie;

La pie est de couleur noire, et a la poitrine et les côtés blancs.
François-Louis, prince de La Roche-sur-Yon et de Conti, né à Paris en 1684, et mort le 22 février 1709. L'un des amis et des protecteurs de notre poète. Voyez l'histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine.
Ces vers et ceux qui suivent proviennent que cette fable fut composée lors du mariage du prince de Conti avec Marie-Thérèse de Bourbon, célébré le 29 juin 1688. Voyez l'histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine.

Je me tais donc, et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie.
Un milan, de son nid antique possesseur,
Étant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnait prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur immédiatement présenté,
Si ce conte n'est apocryphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de sa majesté.

Quoi! sur le nez du roi — Dur roi même en personne —
Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne?
Quand il en aurait eu, c'eût été tout un.
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Serait se consumer en efforts impuissants.
Le roi n'éclata point: les cris sont indécents
A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste: on ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre, et le poing, mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicherait là malgré le bruit.
Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.
Il quitte enfin le roi qui dit: Laissez aller
Ce milan, et celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois:
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice.
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Èlevés de tels faits, par eux si mal suivis:
Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle.
Et le vengeur l'échappa belle.
Coupables seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître:
Ils n'avaient appris à connaître
Que les hôtés des bois: était-ce un si grand mal?
Pipay fait près du Gange arriver l'aventurier
Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épanché.
Le roi, même serait seulpne, d'y toucher.
Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'était point au siège de Troie?

Terme de fauconnerie. Le leurre est un morceau de cuir rouge façonné en forme d'oiseau, auquel on attache de quoi manger, et dont les fauconniers se servent pour rappeler les oiseaux de fauconnerie lorsqu'ils ne viennent pas à la réclame.
Pour qu'il vienne se placer dessus. C'est ce qui s'appelle réclamer, en terme de fauconnerie.

Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
Des plus huppés et des plus hauts :
Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
Nous croyons, après Pythagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons ;
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatiles
Ayant dans les airs leurs familles.
Comme l'on conte en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre manière.

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au roi faire un don,
Comme de chose singulière :

Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans.
C'est le non plus ultra de la fauconnerie.

Ce chasseur perce donc un gros de courtoisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le faut de sa vie.

Par ce parangon des présents
Il croyait sa fortune faite :

Quand l'animal porte sonnette,
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier

Prend le nez du chasseur, happe le patvre sire.
Lui de crier, chacun de rire :

Monarque et courtoisans. Qui n'eût ri ? Quant à moi,
Je n'en eusse quitte ma part pour un empire.

Qu'un pape rie, en bonne foi
Je ne l'ose assurer ; mais je tiendrais un roi

Bien malheureux, s'il n'osait rire :

C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir sourcil
Jupiter et le peuple immortel rit aussi.

Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire.
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.

Que le peuple immortel se montra sage ; ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison.

Volatile se dit seulement des oiseaux bons à manger. La
nécessité de la rime a forcé la Fontaine d'employer ce mot au
lieu de celui de *volatiles*. Ce dernier mot sert à désigner tout
animal qui vole, ou les oiseaux en général. Du temps de notre
poète, ces deux mots, quoique presque semblables, avaient la
même signification qu'ils ont aujourd'hui, et n'étaient nullement
synonymes.

Modele parfait. On disait autrefois plus communément
parangon. On trouve ce mot dans Nicot, qui le définit ainsi :
« C'est une chose si excellentement parfaite, qu'elle est comme
« une idée, un sep, un estalon, à toutes les autres de son es-
« pèce, et lesquelles on rapporte et compare à lui pour savoir
« à quel degré de perfection elles atteignent. Ainsi dit-on para-
« gon de chevalerie, de prudence, de savoir. » *Thésor de
de la langue françoise*, 1606, in-folio, p. 469. Le mot de para-
gon est à regretter, et encore plus le verbe *parangonner*, qui
s'employait fréquemment, et qui n'a plus d'équivalent.

Sourcil au lieu de *sourcil*, pour la rime et par licence poé-
tique. Les éditions modernes ont à tort mis *sourcil*.

Des éclats de rire. *Ellipse*.

Car, puisqu'il s'agit de morale
Que nous eût du chasseur, l'aventure fatale
Enseigné de nouveau? L'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgens.

FABLE XIII.

Le Renard, les Mouches, et le Hérisson.

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois
Renard fin, subtil, et matois
Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange
Autrefois attira ce parasite ailé

Que nous avons mouche appelé.
Il accusait les dieux, et trouvait fort étrange
Que le sort à tel point le voulait affliger,
Et le fit aux mouches manger.

Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts !
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets ?
Et que me sert ma queue ? est-ce un poids inutile ?

Va, le ciel te confonde, animal importun !
Que ne vis-tu sur le commun !
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage

Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité :

Je les vais de mes dards enfilez par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines
Garde-t'en bien, dit l'autre, ami, ne le fais pas ;
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.

Ces animaux sont sôils, une troupe nouvelle
Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtoisans, ceux-là sont magistrats
Aristote appliquait cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs.

Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

FABLE XIV.

L'Amour et la Folie.

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.

Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien,
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.

Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
La-dessus le conseil des dieux ;
L'autre n'eut pas la patience ;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieus.
Venus en demanda vengeance.

Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
Les dieux en furent étourdis.
Et Jupiter, et Nemesis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande

Elle représenta l'enormité du cas ;
Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas ;
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande ;
Le dommage devait être aussi réparé.

Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la patrie
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

FABLE XV.

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, et le Rat.

A MADAME DE LA SABLIERE

Je vous gardais un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondait la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité.

Que dans ce temple on aurait adoré.
Sur le portail j'aurais ces mots écrits :
PALAIS SACRÉ DE LA DÉSSE IRIS ;
Non celle-là qu'à Junon à ses gages ;
Car Junon même et le maître des dieux
Servaient l'autre, et seraient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût part ;
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.

Les murs auraient amplement contenu
Toute sa vie ; agréable matière,
Mais peu féconde en ces évènements
Qui des états font les renversements
Au fond du temple eût été son image
Avec ses traits, son souris, ses appas
Son art de plaire et de n'y penser pas
Ses agréments à qui tout rend hommage
J'aurais fait voir à ses pieds des mortels
Et des héros, des demi-dieux encore

Pour ce qui concerne madame de la Sablière, voyez la
note sur la première fable du livre X.

Même des dieux : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement ;
Car ce cœur vil et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement,
Car cet esprit, qui, né du firmament
A beauté d'homme avec grâces de femme
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot hanni de votre tour,
Laissons-le donc), agréez que ma muse
Acheve un jour cette ébauche confuse.

J'en ai placé l'idée et le projet
Pour plus de grâce au devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami, j'en vois peu de si bons
Quatre animaux, vivant de compagnie
Vont aux humains en donner des leçons

Le ne l'ose assurer ; mais je tiendrais un roi
Bien malheureux, s'il n'osait rire :

C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir sourcil
Jupiter et le peuple immortel rit aussi.

Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire.
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.

Que le peuple immortel se montra sage ; ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison.

Volatile se dit seulement des oiseaux bons à manger. La
nécessité de la rime a forcé la Fontaine d'employer ce mot au
lieu de celui de *volatiles*. Ce dernier mot sert à désigner tout
animal qui vole, ou les oiseaux en général. Du temps de notre
poète, ces deux mots, quoique presque semblables, avaient la
même signification qu'ils ont aujourd'hui, et n'étaient nullement
synonymes.

Modele parfait. On disait autrefois plus communément
parangon. On trouve ce mot dans Nicot, qui le définit ainsi :
« C'est une chose si excellentement parfaite, qu'elle est comme
« une idée, un sep, un estalon, à toutes les autres de son es-
« pèce, et lesquelles on rapporte et compare à lui pour savoir
« à quel degré de perfection elles atteignent. Ainsi dit-on para-
« gon de chevalerie, de prudence, de savoir. » *Thésor de
de la langue françoise*, 1606, in-folio, p. 469. Le mot de para-
gon est à regretter, et encore plus le verbe *parangonner*, qui
s'employait fréquemment, et qui n'a plus d'équivalent.

Sourcil au lieu de *sourcil*, pour la rime et par licence poé-
tique. Les éditions modernes ont à tort mis *sourcil*.

Des éclats de rire. *Ellipse*.

Entre autres Jean Sobieski qui depuis fut roi de Pologne,
et qui fit une cour assidue à madame de la Sablière.

Notre compagne au pied léger,
 Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
 Le corbeau part à tire-d'aile :
 Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle,
 Prise au piège, et se tourmentant.
 Il retourne avertir les autres à l'instant ;
 Car, de lui demander quand, pour quoi, ni comment
 Ce malheur est tombé sur elle,
 Et perdre en vains discours cet utile moment,
 Comme eût fait un maître d'école,
 Il avait trop de jugement.
 Le corbeau donc vole et revole,
 Sur son rapport les trois amis,
 Tiennent conseil, Deux sont d'avis
 De se transporter sans remise
 Aux lieux où la gazelle est prise.
 L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :
 Avec son marcher lent, quand arriverait-elle
 Après la mort de la gazelle.
 Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
 Leur chère et fidèle compagne,
 Pauvre chevrette de montagne.
 La tortue y voulut courir.
 La voilà comme eux en campagne,
 Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
 Et la nécessité de porter sa maison.
 Rongemaille (le rat eût à bon droit ce nom)
 Coupe les nœuds du sac : on peut penser la joie.
 Le chasseur vient, et dit : Qui m'a ravi ma proie ?
 Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou.
 Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :
 Et le chasseur, à demi fou
 De n'en avoir nulle nouvelle
 Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
 D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?
 Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
 Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous.
 Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
 Celle-ci, quittant sa retraite,
 Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
 L'homme de suivre, et de jeter
 Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille
 Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,
 Qu'il délire encor l'autre soir,
 Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.
 Un sage assés qu'ainsi la chose s'est passée.
 Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
 Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
 J'en ferais pour vous plainre, un ouvrage aussi long
 Que l'Iliade ou l'Odyssée.
 Rongemaille ferait le principal héros,
 Quoique à vrai dire ici chacun soit nécessaire.

* Voyez la fable XIX du premier livre, et la fable V du livre IX.

Porte-maison l'infante y tient de tels propos,
 Que monsieur du corbeau va faire
 Office d'espion, et puis de messager.
 La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
 Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
 Ainsi chacun dans son endroit
 S'entremet, agit, et travaille.
 A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croit.
 Que n'ose et que ne peut l'amitié violente,
 Cet autre sentiment que l'on appelle amour
 Mérite moins d'honneur; cependant chaque jour
 Je le célèbre et je le chante.
 Hélas! il n'en rend pas mon âme plus contente
 Vous protégez sa sœur, il suffit; et mes vers
 Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
 Mon maître était l'Amour; j'en vais servir un autre,
 Et porter par tout l'univers
 Sa gloire aussi bien que la vôtre.

FABLE XVI

La Forêt et le Bûcheron.

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer
 Le bois dont il avait emmanché sa cognée.
 Cette perte ne put sitôt se réparer
 Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
 L'homme, enfin la prie humblement
 De lui laisser tout doucement
 Emporter une unique branche,
 Afin de faire un autre manche.
 Il irait employer ailleurs son gagne-pain;
 Il laisserait debout maint chêne et maint sapin
 Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.
 L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
 Elle en eut du regret, il emmanche son fer.
 Le misérable ne s'en sert
 Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
 De ses principaux ornements.
 Elle gémit à tous moments:
 Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs;
 On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
 Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
 Soient exposés à ces outrages
 Qui ne se plaindraient la-dessus?
 Hélas! j'ai beau crier et me rendre incommode,
 L'ingratitude et les abus
 N'en seront pas moins à la mode.

FABLE XVII
Le Renard, le Loup, et le Cheval.

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés,
 Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
 Il dit à certain loup, franc novice : Accourez,
 Un animal pait dans nos prés.
 Beau, grand; j'en ai la vue encor toute ravie.
 Est-il plus fort que nous? dit le loup en riant.
 Fais-moi son portrait, je te prie.
 Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant
 Repartit le renard, j'avancerais la joie
 Que vous aurez en le voyant.
 Mais venez. Que sait-on? peut-être est-ce un proie
 Que la fortune nous envoie.
 Ils vont; et le cheval, qu'à l'herbe on avait mis,
 Assez peu curieux de semblables amis
 Fut presque sur le point d'enfler la venelle.
 Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
 Apprendraient volontiers comment on vous appelle.
 Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,
 Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs :
 Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
 Le renard s'exécuta sur son peu de savoir.
 Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire;
 Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir;
 Ceux du loup, trois messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
 S'approcha. Mais sa vanité
 Lui coûta quatre dents; le cheval lui desserra
 Un coup; et haut le pied, voilà mon loup par terre.
 Mal en point, sanglant, et gâté.
 Frère, dit le renard, ceci nous justifie
 Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
 Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
 Que de tout inconnu le sage se méfie.

FABLE XVIII

Le Renard et les Poulets d'Inde.

Contre les assauts d'un renard
 Un arbre à des dindons servait de citadelle.
 Le perfide ayant fait tout le tour du rempart
 Et vu chacun en sentinelle,
 S'écria : Quoi! ces gens se moqueront de moi!
 Eux seuls seront exempts de la commune loi!
 Non, par tous les dieux! non, il accomplit son dire.
 La lune, alors luisant, semblait contre le sire,

* Venelle signifie sentier, passage étroit; et enfler la venelle est une expression proverbiale qui signifie s'enfuir.
 * C'est-à-dire vaincu, maltraité. Mal en point est l'inverse de bien en point, employé par nos anciens auteurs comme synonyme d'accompli, de triomphant.

Vouloir favoriser la dindonnière gent,
 Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
 Eut recours à son sac de ruses secrètes,
 Feignit vouloir gravir se guinda sur ses pattes;
 Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
 Arlequin n'eût exécuté
 Tant de différents personnages.
 Il élevait sa queue, il la faisait briller,
 Et cent mille autres badinages.
 Pendant quoi nul dindon n'eût osé s'immiscer.
 L'ennemi les laissait en leur tenant la vue
 Sur même objet toujours tendue.
 Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
 Toujours il en tombait quelqu'un; autant de pris,
 Autant de mis à part: pres de moitié succombé.
 Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger

FABLE XIX

Le Singe.

Il est un singe dans Paris
 A qui l'on avait donné femme
 Singe en effet, d'aucuns maris
 Il la battait. La pauvre dame
 En à tant soupire, qu'enfin elle n'est plus.
 Leur fils se plaint d'étrange sorte
 Il éclate en cris superflus:
 Le père en rit, sa femme est morte
 Il a déjà d'autres amours.
 Que l'on croit qu'il battra toujours;
 Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.
 N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
 Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre:
 La pire espèce, c'est l'auteur.

FABLE XX

Le Philosophe scythie.

Un philosophe austère, et né dans la Scythie
 Se proposant de suivre une plus douce vie,
 Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
 Un sage assez semblable au vieillard de Virgile.

* C'est-à-dire de certains, ou de plusieurs maris. Aucuns ne s'emploie au pluriel, dans le sens de plusieurs, de quelques-uns, que dans le style marotique ou badin. La Fontaine s'est servi encore de ce mot, liv. VI, fab. 10.
 * C'est le vieillard des bords du Galles.

Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et comme ces derniers, satisfait et tranquille,
Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
Ébranchait émondait, ôtait ceci, cela
Corrigeant partout la nature.

Excessive à payer ses soins avec usure,
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine : était-il d'homme sage,
De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;

Laissez agir la faux du Temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage ;
J'ôte le superflu, dit l'autre ; et l'abattant,
Le reste en profite d'autant.

Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abatis.

Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles,
Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien
Un indiscret stoïcien :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais
Jusqu'aux plus innocents souhaits,
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos vœux le principal ressort,
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

FABLE XXI.
Un Prince et un Sage.
L'Éléphant, et le Singe de Jupiter.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée, avait paru dans l'air.
Ce singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.

Regum aequabat opes animis ; seraque revertens
Nocte ddaumini, de pibus mensis onerabat inemptis.
Vinc., Georg., lib. IV, v. 127-133.
Était-ce l'action d'un homme sage ? Ellipse.
Sic isti apathia, qui videri esse tranquillos, et intrepidus
et immobiles volunt, dum nihil cupiunt, nihil dolent, nihil
frascuntur, nihil gaudent, omnibus vehementioris animi offi-
cuis amputatis, in corpore ignava et quasi enervata, vix con-
suescunt. *Aul. Gell.*

Aussitôt l'éléphant le croie
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venait trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire

Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son excellence

L'autre était préparé sur la légation :
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyait que les dieux eussent à sa querelle
N'agitait pas encore chez eux cette nouvelle.

Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant ?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son trône suprême ;

Toute sa cour verra beau jeu
Quel combat ? dit le singe avec un front sévère
L'éléphant reparti : Quoi ! vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas ;

Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère ?
Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom.
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris.

L'éléphant, honteux et surpris
Lui dit : Eh ! parmi nous que venez-vous donc faire ?
Partager un brin d'herbe entre quelques fournis :
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

FABLE XXII.
Un Fou et un Sage.

Certain fou poursuivait à coups de pierre un sage.
Le sage se retourne, et lui dit : Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.

Tu fatigues assez pour gagner davantage ;
Toute peine, dit-on, est digne de loyer
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer.
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.

Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,

On vous l'échine ; on vous l'assomme !
Après des rois il est de pareils fous
A vos dépens ils font rire le maître.

De salaire, de récompense. Ce mot est encore employé
dans ce sens par les poètes modernes.

Pour réprimer leur habil, irez-vous
Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger

FABLE XXIII.
Le Renard anglais.

A MADAME HARVEY.
Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens ;
Avec cent qualités trop longues à décrire,
Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens.

Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
Malgré Jupiter même et les temps orageux,
Tout cela méritait un éloge pompeux :
Il en eût été moins selon votre génie,
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennue.

J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie :

Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément,
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament :
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences.

Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour ;
Vos gens, à pénétrer l'empire sur les autres ;
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.

Vos regards sont plus fins ; je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagème

Non encor pratiqué, des mieux imaginés.
FABLE XXIV.
Le scélerat, réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire³

Certain fou poursuivait à coups de pierre un sage.
Le sage se retourne, et lui dit : Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.

Tu fatigues assez pour gagner davantage ;
Toute peine, dit-on, est digne de loyer
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer.
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.

Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,

On vous l'échine ; on vous l'assomme !
Après des rois il est de pareils fous
A vos dépens ils font rire le maître.

De salaire, de récompense. Ce mot est encore employé
dans ce sens par les poètes modernes.

Là, des animaux ravissants,
Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants.
Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.

Les clefs de mente², parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.

Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant ;
Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes
Où sont tant d'honnêtes personnes.

Il y viendra, le drôle ! Il y vint, à son dam,
Voilà maint basset clabaudant ;
Voilà notre renard au charnier se guidant.
Maître pendu croyait qu'il en trait de même.

Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux,
Mais le pauvre, ce coup, y laissa ses houxcaux³ :
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'aurait pas cependant un tel tour inventé ;
Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglais n'en ait bonne provision ?

Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Un indiscret stoïcien :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais
Jusqu'aux plus innocents souhaits,
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos vœux le principal ressort,
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet ;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour malvaise.

Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un excès flatteur amusent l'univers,
Et se font écouter des nations étrangères.

Votre prince vous dit un jour
Qu'il aimait mieux un trait d'amour
L'Éléphant, et le Singe de Jupiter.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée, avait paru dans l'air.
Ce singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.

Regum aequabat opes animis ; seraque revertens
Nocte ddaumini, de pibus mensis onerabat inemptis.
Vinc., Georg., lib. IV, v. 127-133.
Était-ce l'action d'un homme sage ? Ellipse.
Sic isti apathia, qui videri esse tranquillos, et intrepidus
et immobiles volunt, dum nihil cupiunt, nihil dolent, nihil
frascuntur, nihil gaudent, omnibus vehementioris animi offi-
cuis amputatis, in corpore ignava et quasi enervata, vix con-
suescunt. *Aul. Gell.*

Était-ce l'action d'un homme sage ? Ellipse.
Sic isti apathia, qui videri esse tranquillos, et intrepidus
et immobiles volunt, dum nihil cupiunt, nihil dolent, nihil
frascuntur, nihil gaudent, omnibus vehementioris animi offi-
cuis amputatis, in corpore ignava et quasi enervata, vix con-
suescunt. *Aul. Gell.*

De salaire, de récompense. Ce mot est encore employé
dans ce sens par les poètes modernes.